

*De l'assaut...*

7 heures 20. Les deux fiacres doivent se faire face au milieu du chemin boueux. L'aurore débute à peine, la rosée perle des feuilles, des pétales. La brume sinieuse tapisse la forêt, immergeant les racines. Les chants d'oiseaux accompagnent encore ce lever de soleil... un dernier lever de soleil. Foulant l'herbe vaste de leurs bottes, ils avancent lentement, respirant la fragrance poussiéreuse de l'humus. Je les devine si bien. Mon époux traverse la vapeur sans même percevoir le matin... Nikola cherche à bannir de son sein la frayeur tenace des minutes à venir.

L'obscurité de ma chambre couvre ma détresse. La lueur naissante dans l'embrasement du rideau pourpre n'estompe pourtant pas ce visage aux joues creuses, ce regard trouble et fiévreux. Mes longs cheveux sombres périclitent sur mes hanches que vêtit une robe déjà noire. Ma silhouette hante la pièce, erre entre lit et fenêtre. Ce miroir... terrible miroir... me renvoie cette image frêle et vacillante d'une vieille femme. Je n'ai pourtant que vingt-deux ans et une allure plaisante, si j'en crois l'œil de certains individus.

A l'heure du changement, je ferme les yeux... Mon époux s'approche à nouveau de l'autel en ce jour écrit. Mon mariage est le fruit d'une volonté familiale, unissant fortune seigneuriale et renommée militaire. Certes, j'ai appris à aimer mon mari depuis ce premier dîner au cours duquel il me fixa de ces yeux d'acier. Ses titres, ses médailles et ses citations me furent ressassés par mon père... En fait, je n'avais guère le choix, mais j'ai appris. Devant l'autel de cette église de campagne, toutes les grandes familles coudoyées étaient présentes, tout le village chantait et résonnait de louanges. Julien de Berlander, Capitaine des Dragons et maître d'armes de sa Majesté, héros de la bataille de Birao, prit donc la main d'Isabelle de Château-Provence... ainsi que sa dot. Son uniforme brillait, son sabre étincelait... il dégagait une telle puissance, un tel respect que mon cœur en fut saisi, au plus grand bonheur de ma mère, au plus grand honneur de mon père. L'histoire racontait qu'il avait, avec ses hommes, triomphé d'un bataillon quatre fois supérieur en nombre, et qu'il avait protégé un village de mille fléaux.

Etait-ce un rouge-gorge ou une mésange bleue, un loriot ou une fauvette qui soulignait nos pas jusqu'au pré ? A-t-il éprouvé l'âcre appel de la glèbe ? A-t-il perçu l'insensible seuil ? Je ne l'entends plus.

Tu es là, marchant devant moi... le bois craquant sous nos bottes. Ces deux ombres à ma gauche connaissent si bien le chemin du Mauvais Sort. Pourquoi n'as-tu pas fui, Nikola ?

Ah !... L'oiseau chante à nouveau... entends-tu ?

Nous avons tellement sillonné le pays de garnison en garnison, de mission d'observation en mission de protection. Nous avons traversé tant de vastes plaines, soumis tant de monts... Mais finalement, nous avons si peu vu le monde, si peu aimé aussi. Pourquoi n'as-tu pas fui ?

7 heures 25. Nos cinq silhouettes parviennent au cœur de ce pauvre bois où vivote un pré... le pré du Mauvais Sort. Cinq hommes vêtus de noir. L'un d'eux porte un double fourreau. Julien et Nikola s'approchent. L'homme à l'étui présente deux lames et prononce quelques mots :

- « Capitaine de Berlander Julien, ici présent, ayant pour témoin d'Evry Mathieu, notaire de son état. Aspirant Meaulnes Nikola, ici présent, ayant pour témoin l'Aspirant Dodier Tristan. Messieurs, nous sommes réunis ce matin en ce pré, afin de rendre compte d'une atteinte portée à l'encontre de l'honneur d'un capitaine. Messieurs, si aucune excuse n'est prononcée d'une part ou de l'autre dans les secondes imminentes, l'affaire se résoudra au seul jugement de Dieu. »

Un silence infernal retentit alors...

La maison vide se fait l'écho de mon supplice. J'entends mon seul pas, bien que nu, raisonner dans l'espace vide et clos. Peut-être est-ce mon cœur...

Le Capitaine de Berlander était bien loin, parti pour une énième mission de contrôle de frontière, lorsque je reçus une nouvelle invitation pour un bal en l'honneur d'un vieux général. Me morfondant dans cette vaste ville, dans cette ample demeure, je suivis le conseil d'Anna, ma servante, et assistais à cette soirée de mondanité. Je fus bien accueillie, presque heureuse de ces lumières, de cet orchestre. Répondant à mille questions sur mon glorieux époux, nos confortables vies, notre radieux avenir, j'étais au foyer de la soirée... Alors je dansais, puis discutais, et dansais de nouveau... J'oubliais ma solitude. Mais il y avait ce jeune homme, un officier subalterne, se tenant loin des attroupements, l'air absent et ne s'éloignant jamais de la terrasse où il s'évaporait parfois. Il ne dansait pas, attrapait simplement quelques coupes à bulles au passage d'un valet. Il m'intriguait par ce refus absolu de se mêler à la foule... alors je m'approchais et lui souriais. Son regard se posa sur le mien, puis se détourna. Je me souviens de ses premiers mots :

- « Vous pouvez danser et conférer, madame, il est flagrant que ce n'est qu'oubli. » dit-il en un mouvement de tête, un verre à la main.

- « Pardonnez-moi, Officier, mais que voudrais-je oublier de la sorte ?

- Voyons, Madame de Berlander... Vos yeux trahissent un sentiment d'abandon, une crainte de la solitude... qui, il est vrai, n'est guère la compagne idéale d'une belle jeune femme. »

Une fois encore son regard fuyait vers la terrasse, fixant un point dans l'obscurité, tandis que je restais stupéfaite. L'orchestre entamait une valse, il regardait la nuit envahissant le large balcon. Quelques hommes s'approchaient afin de m'inviter à danser et je redoutais qu'il disparaisse à nouveau lorsqu'il me saisit la main, m'entraîna sue la piste. Je l'en remerciai... il me sourit. Tandis que nous dansions, je lui demandai comment il connaissait mon nom, et pourquoi il demeurait ainsi à l'écart. Il répondit que l'épouse du Capitaine de Berlander se distinguait par une beauté naturelle, une simplicité d'allure et de geste. M'emportant au cœur des couples dansant, il me dit qu'il n'aimait que très modérément cette atmosphère hautaine, impérieuse et glaciale, mais que ce soir une certaine présence donnait flamme et chaleur à ce parquet de marbre. Ses mains se serrèrent et je compris ce qu'il adviendrait. Nous restions là, survolant l'aria.

Dieu qu'il semblait triste dans cet uniforme rigide !

Quelques applaudissements retentirent annonçant la fin de la mélodie. Il se courba et baisa ma main, puis s'éloigna vers l'ombre du balcon. Avant d'y sombrer, sentant certainement mon œil sur sa nuque, il me lança du coin un regard embrassant mille prières. Qu'étais-je censée faire ? L'idée de danser à nouveau dans les bras d'un vieux militaire, de répondre à ces interrogations rabâchées me semblait immonde. Déjà la mélodie reprenait, et certains hommes discernaient mon embarras. Alors que l'un d'eux s'approchait, je m'élançais vers l'abîme ténébreux. Il était là, dans l'ombre d'une plante, appuyé au parapet. Je crois qu'il m'attendait...

- « Cette lumière vous dessine à ravir. » dit-il. En m'écartant de l'impudique clarté émanant de la salle, je l'interrogeais sur son attrait manifeste pour la nuit. Il me pria de m'approcher afin d'assister, me dit-il, « à votre première leçon ». Levant le bras vers le ciel sombre, il me murmura :

- « Vous connaissez l'astre Polaire, couronnant la Petite Ourse ? Voyez-vous ce long museau où brillent cinq étoiles... juste là... à sa droite ? Il s'agit de la Girafe. Et là, à l'opposé, voyez-vous ce long serpent scintillant ? C'est le Dragon... Il y a encore, juste en marge de la Voie lactée, un W somptueux. Le distinguez-vous ? Oui ? C'est Cassiopée... Oui, oui, la mythique Reine d'Ethiopie changée en constellation. »

La lecture de l'empyrée nocturne se poursuivait paisiblement lorsque l'on me rappela auprès de notre amphitryon. Me désolant d'abandonner une discussion si délectable, je l'invitai, dès le lendemain, à venir pour le thé. Il accepta en un large sourire... je me retirai, le laissant aux silences des étoiles.

Seuls quelques lointains battements d'ailes emplissaient l'air. L'homme au centre reprend :

- « Qu'il en soit ainsi. Messieurs, veuillez prendre l'arme désignée et gagner vos emplacements. L'engagement se déroulera jusqu'à la demande d'un pardon... ou jusqu'à la mort. »

- « Je suis né et j'ai grandi dans le sud. Ma mère s'occupait de mes trois sœurs, de la maison... Mon père enseignait le calcul, la grammaire, l'histoire aux gosses du village. J'étais 'ne p'tit gars du prof ». Ce village nommé tel un champignon n'avait qu'un vieux chemin de pierre... un village déposé aux pieds des massifs, enjambant une larmoyante rivière, source de tous mes jeux. Dieu sait que j'ai construit de nombreux bateaux de bois aux noms légendaires... l'Héraclès, l'Hadès, le Polyphème... Puis je les regardais se fondre au loin dans les remous, après les avoir suivis jusqu'à l'orée de la forêt voisine. J'imaginai les périples avant d'aborder la mer. Des roches acerbées et venimeuses, des saules aux tentacules rusées, des tourbillons humides, les pluies et les tempêtes... pour finalement parvenir à l'infini, à l'immensité absolue. Parfois encore, je rêve d'une île ignorée des cartes où accosteraient chacun de mes navires, fichant quelque part un drapeau de papier.

Ainsi répondait-il à mon désir d'en savoir davantage. Dix-huit heures sonnaient à la lourde pendule oscillant aux secondes, et prolongeant l'ensemble feutré. Le thé exhalait des tasses faïencées de fleurs, embaumant le boudoir d'une verte saveur mentholée. L'arôme épousait ses souvenirs... Pour dire vrai, j'entrevois cet enfant liant quelques ramures ou faisant d'un madrier un vaisseau. Et comme nous nous regardions, silencieux, alors même que le dix-huitième coup s'estompait...

Il revint chaque jour qui suivit pour boire le thé en ma compagnie. Je lui racontais mon enfance, mes voyages, mes rêves... il me décrivait l'école militaire et ses épreuves partagées avec son compagnon, un certain Tristan, grand coureur de jupons. Il me conta ses espoirs, ses désirs d'odyssées à travers campagnes et continents, au-delà des landes et des océans. Un jeudi soir, Anna était souffrante, nous étions seuls, et mon jeune officier me parut emprunt d'une aimable nervosité. Puis, à l'heure de se retirer, il posa un genou à terre, le visage blême, et m'avoua ce que je percevais déjà... Le Capitaine de Berlander ne s'était manifesté d'aucune façon, depuis bien des semaines, si bien qu'il me semblait n'être qu'antique souvenance. De plus, en cet instant, j'avoue que rien ne comptait plus que ses deux mains enserrant les miennes. Tout pouvait s'effondrer, la foudre s'abattre sur le salon... désormais, rien n'y changerait. Mon silence répondit à son attente. A mesure qu'il s'approchait, mes yeux se fermèrent... nos lèvres se mêlèrent...

Et nous avons fauté... Emportés par la déferlante rageuse de nos sentiments... mes joues brûlent encore. Mille questions m'ont assaillie, et ma conclusion, sereine à ma surprise, s'obstine à rester la même : on ne trompe jamais que ceux que l'on aime. Aussi, je ne me suis que trop égarée auprès de mon époux. Oh ! Je sais, je me voile le visage, mais comprenez bien que notre union ne fut qu'un devoir, et le capitaine de Berlander ne fut jamais aimé que par habitude. Nikola m'a apportée une telle respiration, une telle légèreté nouant mes sens... N'est-ce pas l'amour ?

A présent, les lames effilées tournoient et fendent l'air frais en un sifflement joyeux... l'une d'elle percera la chair, boira le sang. Les poignets assouplis, ils se font face, armés, à dix pas l'un de l'autre, le bras gauche enlevé en arrière... Il est 7 heures 30, tout peut s'achever.

Quelques semaines encore d'enjouements intenses, lorsqu'un télégramme m'annonça le retour de Julien... Ce fut comme l'amère liane dénouant le plus délectable des songes. Mes nuits devinrent immuables et Nikola, percevant l'accablante situation, m'offrit l'évasion et le partage de sa fuite... Il me chantait les beautés de la France, de l'Angleterre, de l'Ecosse ou de l'Asie, l'Afrique, les Amériques. Tout était possible et ne tenait qu'à moi... Mon discernement troublé ne prit fin que devant Julien. Bien que las, il m'observa sans délai d'un œil sibyllin. J'en fus malade et alitée bon nombre de jours... et je me levais à nouveau lorsque j'appris qu'un malveillant voisin avait relaté à mon époux les venues de Nikola. Il aurait exposé jusqu'à nos teints ravis l'un de l'autre. Aussi, Julien convia Nikola à une entrevue d'où ne pouvait résulter qu'affliction.

L'horloge chuchotait les secondes, le salon avait perdu son intimité ouatée. Ils se faisaient déjà face, statue de marbre et statue de grès. L'accusé, en civil, semblait si fluet devant l'imposant uniforme. Après quelques mots d'une hostilité saillante et flegmatique, le stratège exigea une mutation lointaine du lieutenant qu'il pourrait favoriser. Mais Nikola, s'adressant à l'homme bien plus qu'à l'autorité, en appelait à mon choix intime... Le salon, théâtre de tant d'instantanés délicats, de mos doux et de baisers, n'était à présent qu'un lieu de menaces et d'intimidations. Puis Nikola révéla notre amour mutuel. Julien me lança un regard, guettant un désaveu... Mais je ne pus prononcer le moindre mot.

D'un geste ferme, le capitaine de Berlander fit claquer son gant blanc au visage de Nikola. Portant sa main à sa joue rougie, il savait ce geste conséquent au plus haut point. Alors que leurs regards se heurtaient sans faiblir, Nikola caressait de sa langue la muqueuse endolorie... Il avait déjà été giflé lors de tentatives maladroites auprès de jeunes filles réservées, il s'en retournait alors, souriant, vers ses camarades hilares. Mais ce gant fouettant sa joue, ce capitaine le dévisageant de son œil d'acier, l'avaient sorti d'une douce torpeur, faisant surgir en lui le guerrier qu'il avait appris à être. Un violent frisson de chaleur parcourut son dos, mille flammes crépitèrent en lui telles les battements d'un cœur. Le feu brûlait ses paupières... L'une d'elles s'agitaient nerveusement. Ses dents se serrèrent, contractant ses masséters. De nombreux mots lui vinrent à l'esprit sans jamais franchir la muraille d'ivoire. Les images sanglantes se succédèrent. Une meute de loups s'acharnait sur un cadavre dont l'uniforme brillait des trois lisières horizontales, l'un d'eux s'obstinant à ronger le visage et le cou du corps pourri...

Toutes images morbides s'étaient estompées ne laissant que l'idée d'une chemise blanche tâchée de rouge au cœur.

D'un tremblement, il retint sa volonté de bondir sur cet homme ayant perdu grade et respect pour n'être qu'un œil... un œil à crever comme l'on crève l'ennemi. Le capitaine mesurait assurément les sentiments déchirant le jeune officier. D'un léger sourire soulignant le regard menaçant, il dit :

- « Je suppose que vous connaissez les us ? Ce vendredi, 7 heures 30 précises, au pré du Mauvais Sort. Je vous laisse le choix de votre calice. »

En psychologue habile, Julien parvenait ainsi à ses fins. Dès lors, l'estocade était inéluctable sauf improbable palinodie, et Nikola entra dans le jeu sinistre :

- « Ce sera l'épée... »

Je ne le revis pas. Je lui ai écrit à plusieurs reprises, je l'ai prié de partir, de quitter la ville, l'assurant de mon amour. Mais ce matin, le capitaine est sorti comme l'on part à la chasse...

Prends garde. J'ai bien essayé de te faire cracher des excuses, mais ton orgueil... ton monstrueux orgueil... ne pouvait accepter cette désertion. L'honneur se dressant face à l'honneur. Et nous voici dans ce pré aux mille croix de vaincus, aux âmes oubliées.

Ce capitaine, tellement famé pour sa lame avide, son sang-froid de reptile et son âme irascible... le voici déjà s'élançant. Tout n'est que réflexe, instinct... il a tant vécu la main enlacée du fer meurtrier, il a si peu reçu et tant puisé. Et toi. Toi, mon ami. Tout n'est encore que récitation de gestes appris, de parades échevelées, d'offensives léchées... Il les connaît toutes si bien. Que tu sembles frêle...

Prends garde, le voici qui bondit... La jeunesse est une arme, la fougue un orage... la dextérité alliée à la passion, David triomphant de Goliath. Tu esquives, repousses et attaques... Il recule sans effort et devine tes mouvements, tu le sais pourtant... Crée, imagine, laisse surgir cette bête qui envolera ta lame jusqu'à ce cœur déjà blessé. Tu as la vigueur, lui l'expérience ; tu as l'amour, il a la rage. Tu as la ténacité, il a le savoir...

Il contre chaque assaut et menace bien haut. Tu suffoques. La fraîcheur trahit tes soupirs... ton souffle s'enroule dans l'éther blême. Le voici de nouveau, se grandissant et dessinant de sa pointe une onde pernicieuse... Que te dit-il ? Les genoux pliés, tu t'élances et frappes, frappes... frappes. D'un mouvement d'épaule, il te rejette au loin. Les lames glissent en un son perçant, dansent et s'enlacent, se disputent et se lacèrent.

Et soudain l'oiseau se tut... son battement d'aile bourdonne encore. Frémissant, tu demeurent inerte, comme pétrifié. Il fait gémir une dernière fois son fleuret qu'il ôte de ton cœur, lésant tes côtes... sa lame brille d'un rouge absolu aux premières lueurs... Il sourit.

Un râle bref... Une ultime nuée s'évadant de ta bouche... Une mer pourpre inonde ta chemise blanche. Elle s'étend, humide, triomphante et jaillissante de ce chas... si petit... si profond... comme le funeste sommeil où te voici plongé.

7 heures 42. Il est de nombreuses histoires fantastiques relatant des amours surpassant espace et temps. Voici que mon cœur se darde de pointes aiguës, comme un présage. Je ressens ce vide en mon sein, comme une impression s'évaporant, une espérance déchue.

Ce n'est que tard dans la matinée que mon époux rentrera... Un bruit de fiacre, un hennissement... Je l'observe depuis ma fenêtre. Il descend, sûr de lui, presque indécent. Son honneur sauf lui bombe le torse. Il me considère d'un œil de givre et je puis y lire les jours, les mois, les années à venir. Tout n'y est que chaînes et barreaux, silence et obéissance.

Il pénètre chez nous... chez lui.

Vendredi 27 mars 1998